

Mars 2018 N° 77

Edito

Pour l'universalité des droits de l'Homme

Lorsque l'on parle de droits de l'Homme, on se réfère souvent aux diverses déclarations et réglementations les concernant. Protéger les droits de l'Homme au niveau des institutions étatiques et internationales est indispensable. Mais afin qu'ils deviennent une évidence pour tous, un travail sur notre rapport à l'autre est nécessaire. Aux quatre coins du monde, nombreux sont ceux qui les remettent en cause.

Certains s'en sentent délaissés, avec l'impression que l'attention est plus souvent portée sur certains groupes. Leur humanité n'est pas reconnue et ce concept ne les concerne donc pas. En effet, ce sentiment est compréhensible en regard des systèmes d'exploitation mis en place par des peuples au détriment de personnes faisant pourtant partie de la même humanité, mais trop lointains ou différents.


Photo: Carine Maffli

D'autres ne reconnaissent pas l'universalité des droits de l'Homme, prêts à les invoquer pour protéger leur propre groupe mais se défilant quand il s'agit d'en défendre d'autres. Les droits de l'Homme s'adressent à l'humain. Leur promotion est un combat en cours. L'égalité des chances pour tous nécessite un travail à différents niveaux pour que chacun d'entre nous considère l'autre à sa juste valeur. Tant que cela ne sera pas fait, tant que l'homme occidental (et non la femme) sera le principal titulaire de droits et d'opportunités d'épanouissement, tant qu'il se sentira comme tel et fera en sorte de le rester, leur mise en pratique s'avèrera problématique. En effet, certaines catégories de la population, en Europe par exemple, considèrent leurs droits comme dus et acquis et non applicables à d'autres, que ce soient les migrants, les femmes, les musulmans ou les enfants confectionnant leurs habits dans des contrées éloignées.

Un monde en paix où les droits de l'Homme sont respectés ne peut se construire que si l'Homme reconnaît en l'autre son humanité. Comment cela peut-il se faire? L'empathie est une capacité innée de l'être humain. Mais elle se travaille, elle se développe. Nos sociétés nécessitent certainement de remettre en cause leur système d'éducation pour que les citoyens ne soient pas uniquement formés à répondre aux besoins du marché. En attendant, la société civile a un rôle à jouer. Que ce soit au Sud ou au Nord, les activités d'Eirene Suisse, à travers les échanges de volontaires, les activités Sud-Nord, la sensibilisation ou l'éducation à la paix vont dans le sens d'une solidarité mettant l'humain d'égal à égal, promouvant ainsi réellement l'universalité des droits de l'Homme. Nous désirons avancer sur ce chemin avec vous et vous en remercions.

Adrien Genoud

Sommaire

Rwanda

Impressions d'un volontaire avant le départ

Emma McGeachy et Gaëtan Bidaud sont partis en mars 2018 à Kigali au Rwanda pour accomplir un projet qui leur tient à cœur. Ce couple s'est lancé dans une nouvelle aventure pour une durée de trois ans. Emma va collaborer avec le Réseau des Femmes en tant que conseillère technique en matière de communication, mais aussi sur la thématique des violences faites aux femmes. Gaëtan va lui collaborer avec Umuseke, une organisation partenaire d'Eirene Suisse active dans la promotion de la paix auprès de la jeunesse. Il nous a livré ses impressions avant son départ.

A l'orée du départ, les sentiments se mêlent et se confondent. L'excitation à l'idée de vivre une aventure hors du commun fait parfois place à une certaine appréhension, puis la montagne administrative à régler pour éviter toute déconvenue future nous rappelle à ses douloureux impératifs. Je suis certainement coutumier du fait mais ne parviens décidément pas à m'exécuter avec le sourire, même s'il le faudrait pourtant bien.



Photo: Gaëtan Bidaud

Aux moments de doute se succèdent ceux d'impatience, propices tous deux à une rapide introspection pour calmer l'esprit agité. Pourquoi renoncer au confort occidental et aller vivre trois ans en Afrique? Assouvir une tendance naturelle à ne pas vouloir suivre un chemin tracé par d'autres peut-être, rassasier une soif de découverte qui semble infinie sans doute, fuir le froid un peu, le désir d'aider, définitivement. Le luxe dans lequel nous nous délectons, tout convaincus que nous sommes de l'avoir «mérité», existe aussi grâce à la soumission d'une partie de la planète à l'autre. 40 millions d'esclaves modernes se partageraient la lourde tâche d'assouvir nos illusions de bonheur sur-consommatrices. Si le libre-échange permet de déplacer les biens et non plus les êtres humains, l'exploitation demeure contraire aux valeurs que l'on prétend défendre et je n'arrive décidément pas à m'en satisfaire.

Après quelques voyages où la rencontre avec l'autre est éphémère, je me sens chanceux de pouvoir découvrir en profondeur une culture pour le moins éloignée de la mienne. Mes habitudes se verront chamboulées, les frustrations seront inévitables, mais les connaissances et l'expérience engrangées seront des plus précieuses. Dans la recherche du soi, on y gagne parfois à changer de décor. De surcroît, la possibilité de contribuer avec humilité et dans la mesure de mes capacités à un monde plus juste, plus égalitaire, plus humain, me réjouit.

Des horreurs du génocide au Rwanda, grandit une société en constant équilibre sur le sombre fil tendu par les fantômes du passé. Restaurer la confiance et le désir du vivre ensemble est un processus complexe dont les résultats ne se vérifient qu'avec le temps. Participer à ce processus est une chance et je me réjouis des challenges à relever. Je ferai mon possible pour apporter mes compétences dans le respect des volontés locales. Après tout, les rwandaises et les rwandais sont mieux placés que nous pour connaître leurs besoins.

C'est une magnifique aventure que nous nous apprêtons à vivre à deux! A un âge où la plupart courent les magasins pour acquérir berceau et Pampers, nous avons décidé d'opter pour un autre chemin. Même si j'agis beaucoup à l'instinct, cette décision était frappée au coin du bon sens. Tous les choix faits jusqu'à aujourd'hui m'ont conduit dans cet avion que je m'apprête à prendre. M'envoler en compagnie d'Emma est un luxe pour lequel je ne peux qu'être reconnaissant.

Un petit coup d'œil par la fenêtre me rappelle à quel point la Suisse est belle et à quel point mon attachement à ce pays est grand, malgré ses défauts. Famille et amis vont manquer, mais on dit volontiers que les vieilles amitiés ne prennent pas la rouille, et il en va de même des liens familiaux. La perspective des événements auxquels je ne pourrai participer n'est certes jamais très agréable, mais il est tout de même rassurant de savoir que la plupart d'entre eux se répètent chaque année. Savoir qu'on y reviendra adoucit sans aucun doute l'amertume des au revoir.

Le tri des habits à emporter se fait gentiment et semble être une question plus épineuse pour mon épouse que pour moi. Les dernières résiliations d'assurance et autres formalités administratives sont sous plis. Les cartons vont gentiment s'accumuler, mais la tête est déjà bien là-bas, sous le soleil rwandais, à rêvasser dans l'attente que les pieds s'y posent.

Gaëtan Bidaud

Haïti

Lettre haïtienne à un futur enseignant

Tatiana Delpeche est une jeune enseignante haïtienne. À 27 ans, ses compétences et son engagement l'ont déjà amenée à être formatrice au service des enseignants de sa région qui n'ont pas de formation initiale. Cela s'est fait dans le cadre des activités mises en place par l'IEPENH avec les volontaires Céline Nerestant et Carine Maffli. Elle adresse ici une lettre fictive à un futur enseignant, comme un cri du cœur pour lui expliquer l'importance de cette profession.

Cher futur enseignant,
J'ai l'honneur de t'écrire à propos d'un sujet qui me tient vraiment à cœur: l'enseignement. Permets-moi de partager avec toi quelques positionnements et réflexions dans le but de te guider sur ce chemin que tu t'apprêtes à parcourir. Lorsque j'étais petite, j'aimais jouer le rôle de maîtresse d'école avec mes amies. Mais après le bac, je me suis d'abord orientée vers d'autres options bien plus «prestigieuses», comme médecine, droit, comptabilité ou encore agronomie. Au fil du temps, j'en suis arrivée à réaliser que ma vocation était l'enseignement, malgré le fait que ce métier soit dénigré en Haïti. Actuellement, j'adore travailler avec mes élèves. Je suis passionnée par la psychologie de l'enfance qui me donne tant d'astuces pour aborder mon travail. Je suis fière d'être enseignante. En tant que futur enseignant, tu dois déjà savoir qu'un enseignant n'est autre qu'un guide, quelqu'un qui a le plaisir de partager ce qu'il a, qui utilise des méthodes appropriées pour conduire ceux qu'il accompagne à leur réussite. On ne peut pas déverser un savoir dans la tête de l'apprenant, mais on doit lui permettre de le construire, avec le temps et les expériences. L'apprentissage devient alors un miracle. Sans effort, l'enfant apprend, sans qu'on puisse expliquer comment. Un enseignant n'est pas une personne parfaite, pourtant on doit faire au mieux pour être un exemple: une partie de l'avenir du monde est entre nos mains. Sache, cher futur enseignant, que le chemin sera parfois décourageant, rempli d'épines. Mais selon moi, il y a trois choses que tu ne devras jamais oublier:
- tu dois aimer ton métier. Si tu ne travailles pas avec une vraie passion intérieure, les élèves en souffriront.
- quoiqu'il t'arrive dans ton travail, agis avec le cœur, pas avec la force.
- travaille avec la conviction que tu peux personnellement avoir un impact sur la génération future.


Photo: Livia Bouvier

Comme Martin Luther King, moi aussi «*I have a dream*». J'attends avec impatience le résultat de la mise en œuvre de l'éducation nouvelle en Haïti. J'ai hâte de voir une école où l'enfant deviendra le centre de son savoir, une école où le fouet sera remplacé par le dialogue, la tendresse, l'amour, la patience, le soutien affectif, psychologique et moral. Je rêve d'une école où les professeurs seront des accompagnateurs et mettront la dictature de côté, où chaque enfant aura le droit de dire ce qu'il pense, sans rejet, sans humiliation ni préjugé. Une école où les démunis auront la chance de trouver une éducation aussi soignée que celle à laquelle les riches ont accès.

C'est mon plus grand rêve et le plus fou également. Cela ne va pas arriver comme un coup de foudre, mais avec du temps et de la patience, nos rêves verront le jour. C'est pour cette raison que je m'engage corps et âme dans la lutte pour une nouvelle éducation en Haïti. Alors je te lance un SOS, à toi, cher futur enseignant, afin de te rallier à nous pour mener cette lutte.

Tatiana Delpeche

Je m'appelle Magali Perrin, j'ai 40 ans et la chance de vivre selon mes envies

Interview de Magali Perrin, volontaire d'Eirene Suisse auprès de l'association Omoana en Ouganda

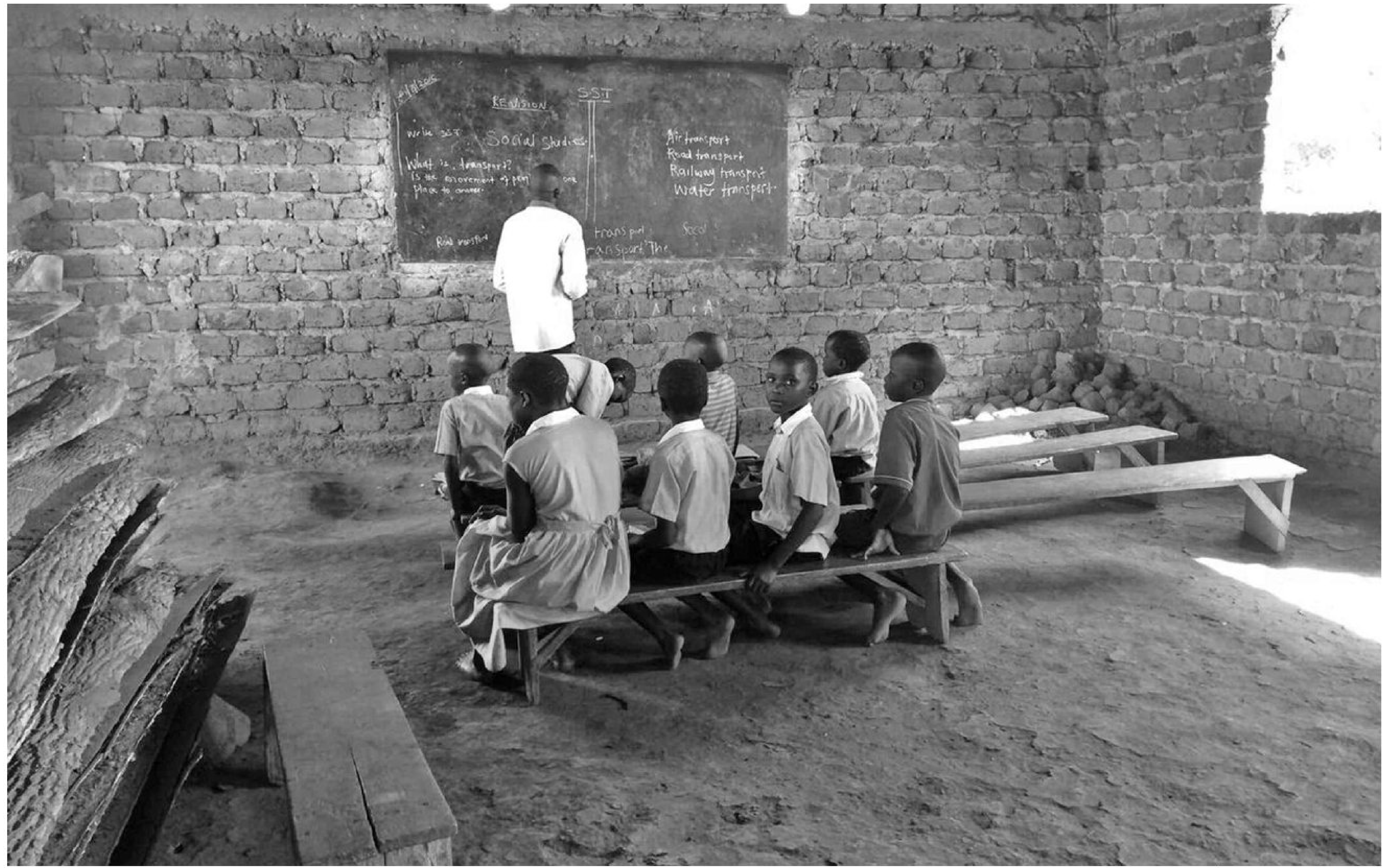


Photo: Magali Perrin

Qui es-tu, Magali?

Après avoir obtenu un doctorat en médecine vétérinaire, j'ai effectué un passage aux affaires vétérinaires du canton de Vaud. N'y trouvant pas ma place, j'ai voulu essayer autre chose et travailler avec des enfants. J'ai ainsi enseigné pendant 3 ans, principalement dans des classes enfantines, un monde de tâches de peinture, de cahiers de lettres, de parents anxieux et de rêves en devenir.

La curiosité d'un ailleurs, d'un quelque chose de différent, fait de fruits inconnus et de langues étranges m'a toujours habitée. J'ai beaucoup voyagé pendant quelques années, seule et loin, et ceci n'a fait qu'aiguiser ma soif. Alors j'ai commencé à regarder comment je pourrais m'immerger dans un nouveau contexte, en tant qu'actrice et non plus seulement comme spectatrice.

Entre pérégrinations et formations, j'ai d'abord atterri à Genève, à SeCoDév, en tant que chargée de projet. Puis le hasard a voulu que mon CV arrive au bon endroit au bon moment, et me voilà en Ouganda, travaillant pour Omoana en tant que coordinatrice de projets depuis le 1er avril 2016.

En tant que coordinatrice d'Omoana en Ouganda, quel est ton rôle, quelles sont tes activités?

Dans les grandes lignes, je suis en charge du suivi administratif et financier ainsi que de l'évaluation des projets à Jinja au sud du pays et à Gulu, au nord. J'assure également le lien en termes de communication et de logistique avec la Suisse. Et j'apporte un soutien technique et administratif aux partenaires locaux.

En poste depuis bientôt deux ans, quels sont les plus gros défis auxquels tu as été confrontée?

Au niveau professionnel, la difficulté découle de la multitude de choses à faire, petites et grandes, et de la diversité des projets. Deux années ne sont pas suffisantes pour tout connaître - sans même parler de maîtrise! -, comprendre et avoir le temps de développer de vraies relations avec mes collègues. De plus, le travail ne s'arrête jamais, et s'en distancier dans les moments de repos est malaisé pour moi.

Au niveau personnel, la distance d'avec mon conjoint, mes amis et ma famille est difficile, même si c'est un choix assumé. Par contre, je

dois avouer que la Suisse ne me manque pas…

Ton contrat prend fin début 2018... Quelles sont tes recommandations à ta/ton successeur(e)?
Mille et une choses! Il faut prendre le temps de se faire accepter, de connaître les équipes et les projets, de comprendre. La patience est de mise, ainsi que la diplomatie.
Pour moi il est important de ne pas faire à la place ou ne pas imposer ses choix, afin de créer un partenariat de confiance.

Approche intégrée - approche coordonnée

Omoana travaille depuis 2008 au nord de l'Ouganda, dans la région de Gulu. Pourquoi avoir choisi de s'engager dans cette région ?
Plusieurs éléments militent en faveur d'un soutien au développement pour ces communautés du nord qui sont parmi les plus vulnérables de l'Ouganda. Le pays compte actuellement 2,5 millions d'orphelins suite à la guerre et à l'épidémie de sida. Le nord est particulièrement touché car il a connu une guerre civile particulièrement cruelle pendant plus de 20 ans – massacres, viols, enlèvements d'enfants transformés en enfants soldats, etc. Les survivants sont traumatisés et n'ont plus confiance en eux-mêmes. Les jeunes sont nés et ont grandi dans des camps de déplacés internes où la population dépendait de la communauté internationale pour survivre. Avec la quasi disparition d'une génération, la transmission du savoir ancestral n'a pas pu se faire. De retour au village, les gens et surtout les jeunes ont dû partir de zéro: il faut apprendre pour reconstruire.
Très souvent, ces jeunes vivent avec des grands-parents ou des parents malades. Bon nombre des personnes à la tête de ces familles sont elles-mêmes vulnérables, et éprouvent des difficultés à subvenir aux besoins des enfants de leurs foyers. Au nord, l'agriculture demeure traditionnelle et de subsistance. Le manque d'accès aux crédits et à l'information ainsi qu'une certaine inorganisation empêchent un commerce efficace des denrées produites.

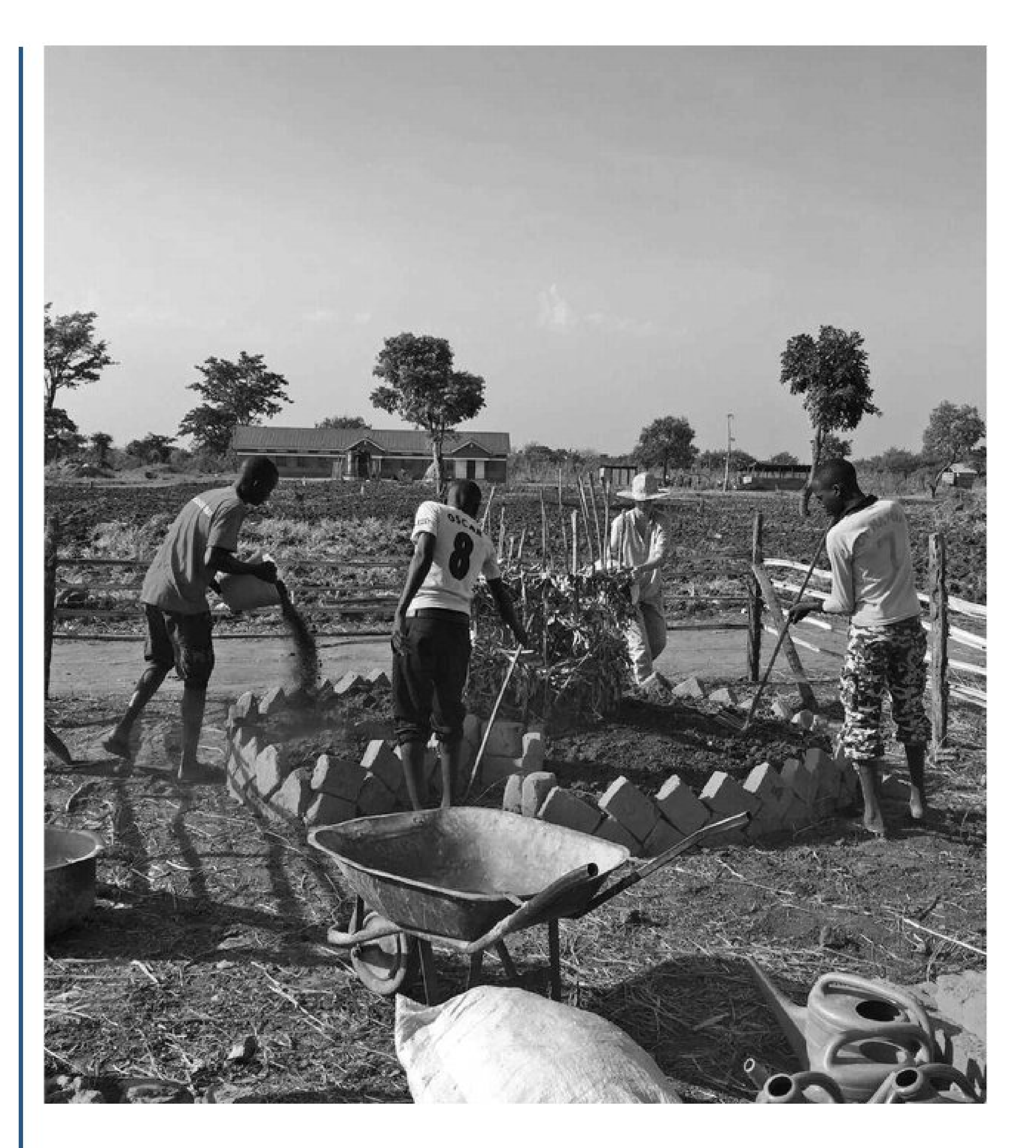
Quelles sont les activités développées par Omoana dans cette région et avec qui travaille-t-elle?
4 projets ont été mis en place depuis 10 ans. En 2008, un projet de parrainage scolaire voit le jour. Celui-ci est actuellement encore en place et géré par Hope Alerte Network for Development and Local Empowerment (HANDLE). Puis, avec avec African Child Outreach Trust (ACOT), un programme de microcrédit est mis sur pied en 2010, suivi d'un appui à la création d'un centre de formation en agriculture biologique en 2012. Un partenariat avec vivo (victim's voice) autour d'un programme de santé mentale a débuté en 2015. En 2018, un nouveau projet de prévention des violences sexistes verra le jour avec HANDLE.

Peut-on parler d'une progression dans la stratégie d'action d'Omoana?
Oui tout à fait. On est parti d'un soutien personnalisé à des enfants et à des jeunes pour évoluer vers un appui qui prend en compte la communauté dont ils sont issus. Omoana a réalisé qu'envoyer les enfants à l'école ne suffit pas. Si les familles n'ont pas assez d'argent pour les nourrir, les soigner ou les vêtir, ou encore les prendre en charge dans le cas où les parrainages cessent, peut-on parler de pérennité? D'où la mise en place des projets de microcrédit par exemple. Ceux-ci bénéficient d'ailleurs aussi aux jeunes adultes une fois sortis de l'école, de Omoana House ou du centre d'agriculture. Le programme de santé mentale tend à casser le cercle vicieux des anciens enfants soldats, et des générations suivantes dites sacrifiées, qui grandissent en zones post-conflit.

A ton avis qu'offre la présence d'Omoana à ses partenaires hormis le soutien financier à certaines activités?
Omoana favorise la mise en lien de ses partenaires, car ils ont des compétences qui peuvent bénéficier aux autres. Le but est de développer les capacités de chacun au travers de formations et d'ateliers d'échanges. De plus, les bénéficiaires directs ont des besoins multiples. Lorsque la possibilité existe de faire intervenir les différentes organisations avec lesquelles Omoana travaille, auprès de la même population cible, cela potentialise les actions et génère de meilleures chances d'atteindre les objectifs, avec des résultats efficaces et durables.

Omoana semble permettre, voire faciliter, la collaboration d'organisations ougandaises entre elles… Est-ce qu'une ONG suisse peut jouer ce rôle de facilitateur de mise en commun d'informations/pratiques,





Photos: Magali Perrin

etc. justement parce qu'elle vient d'ailleurs et dispose d'un certain recul?

Je pense qu'une organisation suisse, ou d'ailleurs, peut effectivement faciliter une mise en lien, car connaissant bien ses partenaires, il lui est aisé de créer avec eux des plateformes d'échanges, des activités communes ou des systèmes de référence plus compétents.

Par contre, je ne saurais dire si cela est dû à un positionnement externe. En effet, des idées, la compréhension du contexte, l'identification des besoins, la connaissance des acteurs en présence, etc. sont des éléments que les organisations locales maîtrisent très bien. Seulement le manque de ressources (financières et matérielles), l'absence de soutien des politiques, la forte compétition entre les organisations de développement, ou encore le faible développement des infrastructures publiques ne leur permettent souvent pas de mettre en place des plateformes de coordination ou de créer ces liens par eux-mêmes.

Propos recueillis par B. Faidutti Lueber

Association Omoana

L'association Omoana a été fondée en 2003 par des étudiants au Collège du Sud à Bulle. Omoana signifie «enfant» en luganda, la langue parlée au Sud de l'Ouganda. L'association vient en aide aux orphelins et enfants vulnérables des régions de Jinja et de Gulu. Collaboration et confiance réciproque avec ses partenaires locaux sous-tendent son action. L'écoute et la compréhension sont primordiales dans cette démarche, afin que le soutien ait du sens dans un contexte où cultures et réalités locales ont leur place.

Omoana soutient actuellement 8 projets, gérés par 5 partenaires:

• Approche intégrée pour jeunes affectés par la guerre au Nord de l'Ouganda: parrainage scolaire, microcrédit, centre de formation agricole, programme de santé mentale pour anciens enfants soldats, programme de prévention et réponse globale aux violences liées au genre.

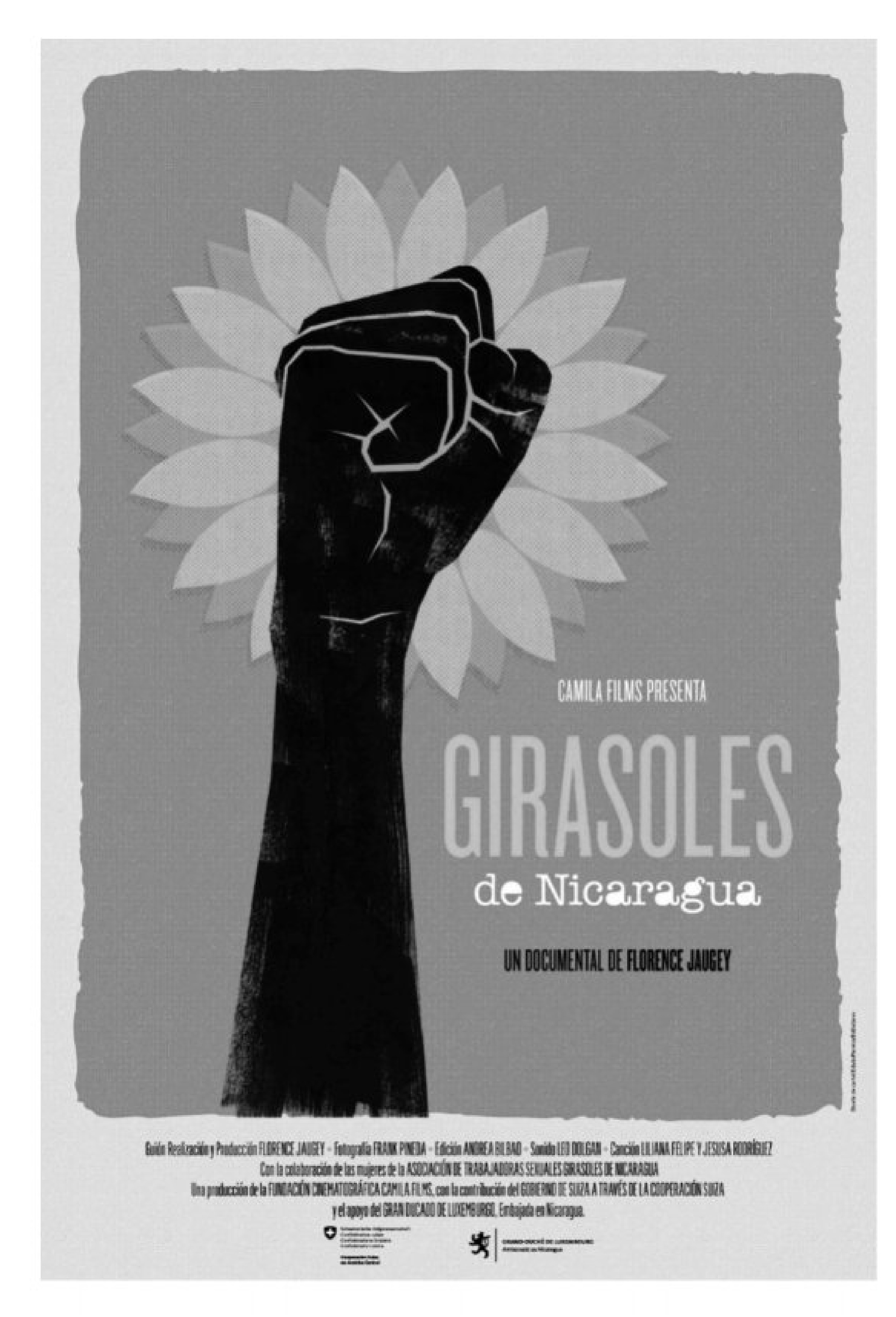
• Approche intégrée pour jeunes affectés par le sida à Jinja: centre de réhabilitation pour enfants séropositifs et malnutris, parrainage scolaire, microcrédit, soutien psychosocial aux jeunes atteints par le sida.

La collaboration entre Eirene Suisse et Omoana, initiée en 2016, se consolide mois après mois. (Voir l'article de Bastien Morard sur l'atelier avec les associations actives en région post-conflit organisé en automne 2017, Journal Point d'? n°76 de décembre 2017).

Film

Entretien avec Florence Jaugey, réalisatrice

Florence Jaugey, réalisatrice française vivant au Nicaragua était présente en novembre 2017 au festival FILMAR en America Latina pour présenter son film. Eirene Suisse, en partenariat avec la Centrale Sanitaire Suisse Romande, soutient le prix des jeunes lors de ce festival et participait à cette projection. Le film porte sur l'association Girasoles de Nicaragua, une organisation de femmes travailleuses du sexe, qui ont été nommées auxiliaires de justice par la Cours Suprême du Nicaragua. Florence Jaugey suit ces femmes dans leur travail de médiatrices et dans les actions qu'elles mènent pour la reconnaissance et la régulation du travail du sexe autonome. Nous l'avons rencontrée lors du festival.



Vous êtes française, arrivée au Nicaragua en 1989, en pleine effervescence postrévolutionnaire, et avez créé votre propre compagnie de production, «Camila Films». Quelle influence a eu cette période sur votre vie et votre œuvre?

FJ: Je suis partie pour la première fois au Nicaragua en 1983, en plein pendant la période révolutionnaire. J'ai été attirée par les évènements qui se déroulaient dans le pays: le Nicaragua était en train de construire son histoire! J'y suis retournée plusieurs fois – jusqu'à m'y établir – et je me rappelle notamment de la victoire de Violetta Chamorro en 1989 et donc de la défaite des Sandinistes. Avoir vécu toute cette époque m'a donné envie de mieux connaître l'histoire du pays. J'étais comédienne à la base, mais là-bas je ne pouvais pas vraiment continuer à exercer ce métier, alors je suis passée de l'autre côté de la caméra. J'aime raconter des histoires, donc j'ai commencé à observer ce qu'il se passait autour de moi, puis à raconter comment vivaient les gens, comment ils essayaient de transformer la société.

Vous avez surtout tourné des documentaires. Vos films portent sur les marginaux, les laissés pour comptes, les femmes aussi, souvent. Pourquoi faire le choix du film documentaire pour aborder ces sujets et raconter ces histoires?

FJ: Si je dois vous dire la vérité, au départ c'était une question d'argent! Trouver de l'argent pour produire des films de fiction était pratiquement impossible. Ensuite, je dirais qu'il y a beaucoup de façons de raconter des histoires. Quand on fait de la fiction on s'inspire de la réalité aussi, mais on peut la transformer. Tandis que dans le documentaire, c'est en tout cas la règle que je m'impose dans mes films, j'interviens le moins possible sur la réalité. Évidemment, dès que l'on pose une caméra cela change un peu les choses, mais je m'efforce de modifier le moins possible la réalité. Il y a des histoires merveilleuses qui peuvent s'écrire avec le vivant, avec le réel.

Cela fait 25 ans que vous connaissez le Nicaragua, vous y vivez. Qu'est ce qui selon vous a changé? Quelles sont les évolutions majeures dans cette société?

FJ: Je pense qu'un des grands changements est le début de l'émergence d'une réelle classe moyenne, ce qui est très important pour le développement d'un pays. Il y a toujours une grande différence entre les personnes très pauvres et les très riches, mais ces dernières années on assiste à une amélioration.

Et puis, tout à coup, il y a des situations incroyables qui se produisent, comme celle que je raconte dans ce film - Girasoles de Nicaragua: des femmes qui vivent en vendant leur corps, des prostituées (bien qu'elles n'aiment pas ce terme) reçoivent une charge officielle par la Cour de Justice et sont amenées à résoudre des conflits. Je ne sais pas si dans d'autres pays cela existe, mais c'est en tout cas étonnant qu'il y ait cette ouverture d'esprit. Il n'a pas non plus été évident d'obtenir l'aval de la Cour Suprême, mais elles se sont battues pour l'obtenir, elles l'ont mérité.

Quelle est la situation générale des femmes au Nicaragua? Pensez-vous que l'action de

Girasoles peut aider la cause des Nicaraguayennes en général? Les femmes soutiennent-elles Girasoles?
FJ: Cela dépend. Il y a des mouvements féministes qui sont contre le travail sexuel en général, car elles pensent que c'est une démonstration du patriarcat et de l'exploitation du corps de la femme. Moi je pense que toutes les luttes sont utiles, de toute façon. Par contre, elles ne peuvent pas être universelles, tout le monde ne se reconnait pas dans la lutte de Girasoles.
Mais, il y a toujours des problèmes et énormément de violence exercée contre les femmes au Nicaragua: des féminicides, des viols. Il y a encore du travail à faire, ce n'est pas du tout résolu. Les choses avancent doucement, pas à pas. Les femmes de Girasoles participent à ce mouvement, en faisant changer les aspects liés à leur travail. Par exemple, elles sont très actives dans la sensibilisation au sujet du VIH/sida.
Enormément de travailleuses sont agressées par des clients ou maltraitées par des patrons de night club. Les meurtres sont également très fréquents. La plupart du temps, comme ce sont des prostituées, les familles n'osent pas ou ne veulent pas entreprendre les démarches légales pour les aider. Ces femmes sont souvent rejetées. C'est l'organisation Girasoles qui se charge de les suivre et de les aider. Elle tente par exemple de les ramener chez elles, dans les cas où elles sont parties travailler à l'étranger. Lors du décès d'une travailleuse, Girasoles se charge de ramener le corps à la famille. Ce n'est pas évident, il y a encore beaucoup de violence.

On voit à un moment donné du film la présidente de la commission de la Famille enjoindre les femmes de Girasoles à faire en sorte que les travailleuses du sexe qui sont membres du réseau changent de voie, mais d'un autre côté on reconnait leur travail et ont leur donne ce rôle de facilitatrices. Est-ce une forme de double jeu? Quelle relation le gouvernement nicaraguayen entretient-il avec Girasoles?
FJ: C'est toute l'ambigüité qui existe par rapport au travail du sexe. Les magistrats, à un niveau plus haut, semblent avoir compris la vision et les objectifs des femmes de Girasoles. Au départ, elles ont été engagées pour résoudre les problèmes en lien avec la prostitution au sein de la communauté.
La dame que l'on voit dans le film est la présidente de la commission. Elle n'a pas dû recevoir toutes les informations, ou n'a pas bien regardé ses dossiers… Et puis, la position du gouvernement, malgré tout, c'est «oui on vous ouvre la porte mais il faut changer.» Il y a aussi beaucoup d'ONG qui sont en lien avec les travailleuses du sexe mais qui sont dans la même optique [que celle du gouvernement], c'est-à-dire qu'elles essaient de les pousser à changer de métier.
Les Girasoles font aussi partie de ce réseau latino-américain [RedTraSex, réseau de travailleuses du sexe d'Amérique Latine et des Caraïbes]. Elles voyagent deux ou trois fois par année dans des congrès et des réunions. Elles sont formées et apprennent beaucoup. Elles adorent apprendre, et c'est un point très important.

Est-ce que vous avez un prochain projet de film?
FJ: Oui! Nous venons de finir de tourner la semaine dernière un nouveau film. C'est un documentaire sur un atelier de musique que l'on a fait avec des adultes de 50 ou 60 ans souffrant de problèmes mentaux, des schizophrènes pour la plupart.

Propos recueillis par Alexandre Babin et Sélim Clerc



Correspondance:
Rue des Côtes-de-Montbenon 28
1003 Lausanne
Tél: 022 321 85 56
www.eirenesuisse.ch
info@eirenesuisse.ch

Versements:
Rue du Valais 9
1202 Genève
CCP: Eirene Suisse Genève 23-5046-2
Iban: CH93 0900 0000 2300 5046 2

Journal adressé aux membres de l'Association Eirene Suisse

Rédaction:	Adrien Genoud
Ont participé	**Textes:** Alexandre Babin, Gaëtan Bidaud, Sélim Clerc, Tatiana Delpeche, Béatrice Faidutti Lueber, Adrien Genoud, Magali Perrin
	Photos: Gaëtan Bidaud, Livia Bouvier, Carine Maffli, Magali Perrin, Eirene Suisse
Relecture:	Adrien Genoud, Florine Jacques
Imprimerie:	Rapidoffset, Le Locle
Maquette:	Atelier Diaphane, La Chaux-de-Fonds